

## Chapitre dix-huit

### Les manœuvres des grands

Toutes les réjouissances et les cérémonies publiques fatiguaient et ennuyaient monseigneur Pietro parce qu'elles l'obligeaient, même pour pas longtemps, à sortir de son attitude réservée, de l'attention vigilante qu'il prenait d'habitude quand il était au milieu des autres. Il aimait participer à l'écart aux réunions qu'il ne pouvait éviter et intervenir rarement et à bon escient pour amener la discussion sur les sujets qui lui tenaient à cœur. Mais être le centre de l'attention, contraint de parader selon le rôle que les personnes présentes lui attribuaient, s'entretenir avec tous ceux qui se croyaient autorisés de lui demander son opinion, allait contre ses habitudes.

Le grand repas en son honneur venait de se terminer seulement maintenant et il avait finalement réussi à s'isoler un instant dans la petite salle d'angle de la maison ; il se sentit capable de reprendre le fil de ses pensées. Tous les membres de sa famille avaient été très gentils avec lui ; ils lui avaient donné cent fois la preuve qu'ils le considéraient toujours comme leur guide ; Cependant il avait eu l'impression d'avoir été obligé de jouer la comédie sur un champ de foire.

Une autre cérémonie l'attendait bientôt et là aussi il serait obligé d'endosser des vêtements qui n'étaient pas les siens ; et puis enfin il y aurait cette rencontre à laquelle il se préparait depuis le matin où, en mettant de côté tout formalisme, il traiterait finalement de questions vraiment importantes et pourrait user de toute son habileté à convaincre les autres à accepter ses idées.

Il étendit ses jambes, s'appuya sur le large dossier de la chaise et resta les yeux fermés, écoutant les voix et les bruits étouffés qui montaient du canal sur lequel donnait la maison. Là en-dessous se déroulait assurément un trafic intense. Il était facile de l'imaginer : plusieurs chalands remontaient le canal en se hâtant car on était près du coucher du soleil, chargés de marchandises arrivées ce jour même au port ; d'autres descendaient vides ou étaient amarrées pour la nuit devant les fondouks ; des barques rapides et légères couraient d'un palais à un autre, d'un fondouk à un autre mettant en contact toute une foule de marchands, d'artisans, d'administrateurs qui faisaient des affaires dont la ville tirait l'origine de toute sa richesse. Jamais comme en ces jours-ci, la vie de Venise ne lui avait semblé dépendante de cet enchevêtrement continu de trafics et d'activités liés au commerce. Et ceux-ci trouvaient leur impulsion initiale dans les grands trafics entre Orient et Occident dont seuls les grands comme lui possédaient la clé. Si ce trafic était mis en danger, si on enlevait le pouvoir de gouverner la ville des mains des grands, Venise tomberait rapidement en décadence. Monseigneur essaya d'imaginer le canal qui traversait

tout Venise, silencieux et vide de bateaux et il ressentit au cœur une sorte de pincement de rage. Il fallait garder tout cela. Par la ruse ou par la force, mais on devait empêcher que les petites gens et le peuple ne servent de marchepied à ces quelques ambitieux qui par soif de pouvoir voulaient bouleverser le cours bien établi de la vie de sa ville. Et il sentait qu'il était parmi ceux qui avaient la plus grande responsabilité à le défendre. Comment pouvait-on avoir l'audace de profiter des difficultés actuelles pour essayer de s'emparer illégalement du pouvoir ? Une vague de fureur aveugle l'envahit un instant. Les Querini et les Tiepolo ! Et tout cela par ambition mal placée, par envie, pour des torts présumés subis. Puis lui revint à l'esprit que justement ce jour-là avait commencé à prendre forme le plan pour les arrêter et les terrasser de manière définitive. Et cela suffit à lui faire retrouver son calme. Ce n'était vraiment pas le moment de s'attarder à des récriminations. Il respira profondément, tira ses jambes vers lui et se leva. Quand Anzolo entra, il le trouva en train de regarder par la fenêtre avec un petit sourire sur les lèvres comme d'habitude.

« Ils sont arrivés ? » demanda monseigneur dès qu'il le vit.

« Oui. Ils sont trois, habillés en grande pompe. Je les ai faits asseoir dans la petite salle. »

« Qui est-ce ? »

« Il y a Pisani du Grand Conseil, Marco Gradenigo qui représente le Petit Conseil et puis il y a le Chancelier dogal avec sa belle robe sombre et tous ses atours : il me semble que c'est le diacre Paul. »

« Ah, tu le connais ? Bien bien, je suis vraiment content de le voir » et il alla vers la porte.

Dans la petite salle qui se trouvait tout de suite après le vestibule, la délégation envoyée par le doge l'attendait debout. Monseigneur Pietro les regarda, se demanda, curieux, quelles considérations avaient amené le doge Gradenigo à choisir justement ces trois là. Le premier, le vieux Pisani, était un homme cérémonieux dont le but dans la vie avait toujours été d'organiser des fêtes et de présider des célébrations. Le second, Marco Gradenigo, homme d'une ruse proverbiale participait à toutes les opportunités en toutes occasions et était dans tous les organismes de la Commune l'homme chargé de rendre présente la volonté du doge, son parent. Le troisième le diacre Paul, comptait pour rien. Il était là parce que la tradition voulait que pour représenter le doge il y ait toujours aussi un membre de la bureaucratie. Mais pourquoi donc, parmi tous les notaires, chanceliers et juges qui se pressaient au Palais, avait-il choisi justement celui-ci ? Et pourquoi les deux autres ? Le choix du premier servait sûrement à diminuer l'importance de la délégation. Pisani n'était-il pas présent avec son immuable sourire, aux noces et aux obsèques ? Donc la visite d'un tel individu faisait apparaître sa fête comme quelque chose d'ordinaire. Le choix du second constituait selon toute probabilité un message bien précis : que l'œil du doge veillait sur chaque moment, même le moins significatif de la vie de Venise. Mais le troisième était le message le plus subtil. Du diacre Paul, de son

passé agité, toujours en contact avec les milieux réformateurs religieux les plus actifs, on connaissait bien ses sympathies gibellines. Son envoi avait donc la saveur d'un avertissement : le doge lui faisait savoir qu'il était au courant de certaines de ses idées peu légitimes de pouvoir absolu qui lui passaient par la tête. Et le diacre Paul était la démonstration vivante que celles-ci à Venise avaient toujours été censurées.

C'était certes là, un monde politique bien rempli de fourberies et de pièges qui savait élaborer des messages de ce genre mais le seul à ses yeux qui puisse encore diriger Venise. Parce qu'il montrait justement qu'il possédait une intelligence et une souplesse de comportement, privé de la moralité fanatique ou hypocrite selon les cas, qui rendaient les autres odieux, les opposants. L'affaire, au lieu de l'inquiéter, le mit de bonne humeur.

Il s'inclina légèrement devant les trois personnages, droits comme des piquets devant la table où ils avaient posé le coffret de cadeaux et dit : « Bienvenus ! Vous êtes les bienvenus. Je suis content que le doge vous ait choisis justement vous. Vous, Monsignor Pisani, l'auteur de tant de fêtes merveilleuses qui nous ont tous comblés, parce qu'au travers de votre présence il a voulu rappeler ma fête à moi à laquelle il désire participer ; vous, monseigneur Gradenigo qui avez été en tant d'occasions l'œil et la bouche de notre bien aimé doge pour me prévenir que son conseil et son soutien me secondent à tout moment ; et vous, diacre Paul, soutien connu du 'gouvernement d'un seul' parce que votre envoi est une admonestation pour que je médite sur les thèmes difficiles de la légitimité du pouvoir politique et sur les buts auxquels Dieu le destine. »

Il les regarda tous les trois, l'un après l'autre, avec un vague sourire. Aucun d'entre eux ne trouva quelque chose à dire. Le noble Pisani se pencha pour prendre le coffret et bien qu'il n'ait pas réussi à vraiment tout comprendre ce que les paroles de monseigneur avaient voulu dire, il le regarda avec des yeux pleins d'admiration.

« C'est inacceptable ! Je dis inacceptable ! » Giacomo Zeno, le noble peut-être le plus riche de Venise qui avait de l'argent, peut-on dire, dans toutes les 'colleganze' en cours cet hiver, semblait plus furieux que les autres. Ses petits yeux brillants et mobiles couraient de l'une à l'autre des cinq personnes que le maître de maison avait accueillies dans son bureau et fait asseoir commodément autour de lui. Comme pour trouver un soutien à son indignation, il tripotait la liste de noms que monseigneur venait de montrer à Doria.

« Qu'est-ce qui est inacceptable ? » demanda, amusé monseigneur.

« Qu'il y ait dans cette liste des noms pareils ! »

« Cher Zeno, il faut regarder la réalité en face. Ce n'est plus comme quand tu étais jeune. Maintenant nous sommes divisés entre nous. Croyez-vous que ce

soit seulement de l'histoire ancienne ? La rivalité entre Tiepolo et Dandolo pour la suprématie dans notre milieu ? Non, mon cher. Cette fois il y a autre chose. D'un côté il y a nous qui croyons à la légalité, à nos magistratures, de l'autre il y a ceux qui disent vouloir redonner le pouvoir au peuple et qui nous accusent d'être des oligarques... »

« Oui, c'est vrai » l'interrompit monseigneur Giovanni Dolfin, un homme qui devait sa fortune, en plus de son nom et des richesses reçus en héritage, à la location des bateaux construits dans ses chantiers, « ... mais je ne m'en inquièterais pas, ce sont toujours des gens qui appartiennent à notre rang ! En dehors des rares nobles de notre cercle, qui y a-t-il parmi eux ? Quatre malheureux nobles, des maîtres ignorants, quelques marchands en faillite ! Ah, bien sûr ! C'est le bas peuple... la plèbe... »

« N'exagère pas Giovanni ! » essaya de rectifier monseigneur Pietro mais Cane Dandolo, un autre invité de la réunion intervint, furieux : « C'est pour cela qu'ils sont encore plus coupables ! Qu'ils veuillent redonner au peuple la liberté, c'est une imposture intéressée ! Et puis quel peuple ? Quelle liberté ? La vérité c'est que l'un d'entre eux – et je sais bien lequel – veut devenir Seigneur de Venise. Et cela, permettez-moi de vous le dire, va à l'encontre de toutes nos traditions ! »

Il regarda autour de lui, les yeux étincelants pour voir s'il y avait quelqu'un qui n'était pas d'accord avec lui, ajusta la riche robe de brocart qu'il avait mis en désordre en brandissant ses bras de colère. Dandolo était sans doute le noble le plus élégant de Venise. Il dépensait et prodiguait en luxe et divertissements, mais sa richesse qui venait de ses fondouks toujours remplis de poivre et de soies ne semblait jamais devoir se tarir.

Nicolo Contarini entra dans la conversation ; il était plein de l'orgueil de descendre d'une des familles apostoliques, des douze les plus anciennes de Venise. A Venise il jouissait de la réputation d'être très avare et très prudent. Il n'épargnait jamais un mois de loyer aux locataires de ses nombreuses maisons et boutiques ; il ne risquait jamais un sous dans une 'colleganza' si elle n'était pas plus que sûre.

« C'est peut-être vrai ce que tu dis, Cane. Mais il faut reconnaître que ceux qui les mènent – et disons ces noms – les Tiepolo, les Querini, les Barozzi sont héritiers d'une illustre tradition. Comme ennemis donc, ils sont dignes de nous. Et si j'étais un petit marchand ou un maître artisan à la recherche de revanche et d'aventures, à qui je me fierais ? Mais à eux ! Il suffit de rappeler ce que Lorenzo Tiepolo a fait pour les artisans et les petits marchands. »

« Mais leur compagnie était hybride ! » observa Marco Polani qui louait tant de bateaux qu'il lui fallait trois comptables dans sa 'mesà'. « ... Déjà du temps du doge Tiepolo, les petits marchands et les artisans ne sont pas tombés d'accord bien longtemps. Et puis le seigneur doge a dû choisir. Et malgré toutes ses promesses, ce sont les maîtres artisans qui y ont laissé des plumes... Heureusement pour nous. »

« Grâce à notre habileté... » le corrigea le noble Dolfin.

« Mais quelle habileté ? S'il avait agi comme dans certaines villes où le Seigneur s'est allié avec la classe basse des artisans, je ne sais vraiment pas comment cela se serait terminé pour nous. »

Monseigneur Pietro prit un air perplexe. Il était évident qu'entre ces cinq personnes qu'il avait convoquées, il y avait une trop grande agitation pour que la discussion puisse avancer en bon ordre. Cependant il préféra se taire encore. Il voulait les entendre se défouler et bien étudier leurs réactions.

« Mais qu'est-ce qu'ils veulent ces Querini et ces Tiepolo ? » demanda le vieux Zeno, « au fond ce que nous voulons nous aussi. Que se termine la crise du commerce sur mer, que revienne la prospérité. Peut-être que, contrairement à nous, ils pensent que nous devons élargir les affaires et les honneurs à un nombre plus grand de familles. Et, à bien y penser, quelques vieilles familles populaires le mériteraient bien. » Et il fit un tour de ses yeux soupçonneux à la recherche d'approbations.

Cane Dandolo et Nicolo Contarini secouèrent la tête, peu convaincus, alors que Dolfin haussait les épaules en marmonnant quelque chose, mais personne ne prit la parole. Alors monseigneur Pietro fit un geste la main pour arrêter Polani qui allait ouvrir la bouche et commença à parler du ton froidement aimable qu'il employait quand il avait à cœur de persuader ses interlocuteurs : « Aujourd'hui, mes amis, je suis obligé de vous parler un peu plus que je n'en ai l'habitude. Mais le sujet, hélas, l'exige. Ayez la patience de me supporter. »

« Nous sommes ici pour ça ! » agréa Dolfin, l'air très sérieux.

« Certainement, mon cher ! » dit Zeno, en se calant mieux dans son fauteuil.

Dandolo se borna à l'encourager d'un geste condescendant.

« Alors commençons d'ici : selon moi, dans les intentions et les programmes des conjurés – car maintenant il n'y a pas de doutes, il s'agit d'une conjuration – il y a une contradiction de fond. Il me semble que vous l'avez, vous aussi, remarquée. Et notre action doit partir de ce point là. Eux qu'est-ce qu'ils veulent et font savoir de vouloir ?

« Nous envoyer tous en exil et gouverner – ou mieux ne pas gouverner – à notre place... » répondit pour tout le monde Polani.

« D'accord ... » admit patiemment le maître de maison « Mais comment justifient-ils leur prétention ? Ils ne peuvent quand même pas raconter tout simplement qu'ils veulent nous renvoyer et se mettre à notre place ! Leur programme quelque illusoire qu'il soit, ils l'ont et le voici : « Rouvrir les grands trafics sur mer à tous les marchands. Nous, qui risquons de très importants capitaux, qui investissons des milliers de ducats sur les bateaux, des fondouks ici et en Orient, ils veulent nous mettre sur le même plan que les petits marchands qui, s'il ne s'embarquent plus comme 'procertantes', commercent cependant pour quelques ducats et se contentent d'un petit bénéfice. De

bonnes gens qui ruinent plus le commerce d'Outremer qu'ils ne le développent. Et çà, les conjurés comment comptent-ils l'obtenir ? »

Il regarda, presque sans qu'ils ne s'en aperçoivent, les cinq personnages assis autour de lui et constata avec satisfaction qu'il en avait retenu l'attention.

« Mais, c'est évident ! En rouvrant le Grand Conseil à tous, ils font le calcul, pas faux en vérité, que quand les petits pourront à nouveau voter les 'partes', les lois et élire les membres des magistratures, alors ils pourront même décider des convois, des constructions et de la location des bateaux de l'Arsenal, des prêts et faire de grosses affaires et s'enrichir. C'est cela l'appât qu'ils emploient. Maintenant que les petits le sachent ou non, tout cela est pure illusion. Maintenant le commerce d'outremer est devenu une affaire si essentielle qu'il faut une organisation très vaste et précise pour ne pas être débordé par la concurrence des autres ; il faut la possibilité d'investir de très gros capitaux, d'établir un prix et d'attendre le moment le plus opportun pour vendre. Ils ne pourront absolument pas revenir au temps où ils parcouraient de haut en bas avec leurs rares marchandises l'Adriatique et les mers d'Orient, leur comptabilité écrite sur un petit livre. Supposons que les Tiepolo et les autres gagnent... »

Le vieux Zeno conjura le mauvais sort.

« ... Après les premiers moments d'euphorie et d'excitation, ils seront obligés de s'en rendre compte. Et de refaire leurs comptes. La force même des choses les obligera à accepter que les grands ne sont pas une mauvaise invention mais une nécessité. Ils devront se séparer des petits marchands et retourner vers nous. Et nous réoccuperons nos positions d'avant, nous tiendrons le commerce entre nos mains et nous compterons plus que les autres dans le gouvernement de la cité. Donc, notre première action – je souligne, seulement la première – doit viser à faire comprendre à tous, grands et petits, de l'inutilité de cette conjuration. Et que c'est répréhensible de provoquer des désordres et de répandre le sang pour un projet raté dès le départ. Est-ce cela ou je me trompe ? »

Le silence qui suivit ses paroles lui fit comprendre qu'il n'avait pas complètement convaincu les nobles assis autour de lui. Et pourtant ces cinq-là étaient sûrement les meilleurs du groupe restreint qui, à l'ombre du doge Gradenigo et de son Conseil, dirigeaient presque toutes les affaires de Venise. Mais bien que très malins et calculateurs en affaires et même dans le jeu politique quotidien, quand il s'agissait d'événements extraordinaires et dangereux pour leur situation et leurs commerces, ils se laissaient gagner facilement par des sentiments de colère et d'anxiété, au lieu de garder la froideur nécessaire pour en venir à bout. Il le savait par expérience.

De fait, Cane Dandolo revint immédiatement à sa thèse préférée.

« Très subtile ton analyse, Pietro ! Mais j'en reste à mon idée. Le vrai danger est politique. Moi, je me demande : Mais qu'est-ce qu'ils croient être les Tiepolo ? Quand je regarde dans le passé, que vois-je ? Qu'ils se sont toujours

apparentés avec des rois et des seigneurs féodaux, qu'ils ont toujours aimé les grands titres : comtes de Raguse, comtes de Cherso et ainsi de suite. Et l'autre aussi, ce Baiamonte, il est plus connu et naturellement a plus de 'bisi', des sous à Zara qu'à Venise. Mais qu'il aille alors se faire couronner roi ou ban chez les esclavons plutôt que chez nous ! »

« Tu as raison ! C'est vraiment là qu'est le péril majeur ! » renchérit le noble Dolfin, regardant avec insistance le maître de maison. Ces gens là ont toujours voulu fonder une dynastie. Vous souvenez-vous tous des efforts de nos pères pour que Lorenzo et Giacomo Tiepolo respectent leur engagement ? »

« C'est vrai que ce couillon de Canal en a échauffé des têtes avec son histoire ! » murmura Dolfin.

« Pourquoi Canal ? » demanda le vieux Zeno qui même dans sa jeunesse, n'avait jamais rien lu sauf si c'était un compte ou un portulan.

« Mais parce qu'il était arrivé à souhaiter effrontément la venue du 'faucon qui abat les orgueils'. »

« Alors ? »

« Mais tu ne le sais pas ? Les rameurs aussi parlent du faucon quand ils sont en colère contre nous... Il voulait simplement insinuer que maintenant il fallait transformer notre Commune en Seigneurie pour arrêter les discordes des factions dans la ville... »

« Eh bien, pas si clairement... » protesta monseigneur.

« Oui, mais ça veut dire la même chose ! » répliqua Dolfin qui ne renonçait jamais à ses propres idées.

« Peut-être... Mais ces pages contiennent aussi une grande leçon pour nous... »

« Laquelle, s'il te plaît ? » demanda Cane Dandolo avec plus qu'un brin d'ironie dans la voix.

Monseigneur Pietro secoua la tête en regardant avec une pointe de réprobation le noble très élégant.

« Tu es toujours le même ! Tu ironises sur tout. Mais fais attention et vous aussi. Ce Canal que vous méprisez tellement, avait déjà compris de son temps une grande chose. Qu'était en cours une profonde transformation du commerce et de la production. Et non seulement à Venise. Qu'il n'y avait plus de place pour les petits marchands et les maîtres des corporations. Que inévitablement tout le pouvoir tomberait entre les mains des grands, c'est-à-dire à nous qui possédons tous les moyens pour commercer. Que cette transformation provoquerait de grandes discordes et la ruine de ceux, nombreux, qui sont privés des moyens de s'adapter aux nouvelles donnes. Et en plus, cela déterminerait perte de travail et pauvreté et donc tentatives de révolte. Lui pensait que pour gérer ce passage de façon moins douloureuse, le mieux aurait été pour Venise d'imposer une Seigneurie qui nous humilie nous les grands et favorise d'une manière ou d'une autre les petits vaincus. C'est une utopie imprudente et injuste, je vous l'accorde. Mais il prenait pour modèle les villes

de terre ferme où les tyrans - où comme ils le disent eux-mêmes, les Seigneurs - se sont établis avec l'appui du petit peuple et des Arts mineurs. Ainsi la liberté et la loi que nous avons toujours sauvegardées auraient disparu. Lui, ce problème, il l'a ignoré ou a fait semblant de ne pas le voir. Mais nous devons l'avoir bien présent à l'esprit. Et si nous voulons défendre notre système de vie séculaire, c'est à nous de guider avec justice cette transformation... »

« Mais c'est justement pour ça que nous avons fait cette sacro-sainte réforme du Grand Conseil il y a douze ans ! » coupa Dolfin, « pour empêcher la tyrannie ! »

« Voilà le vrai danger ! » lui donna raison monseigneur Pietro, « ... Tu l'as bien dit Giovanni... Pas que Tiepolo soit roi ou seigneur, mais que pour tenir un équilibre impossible et injuste entre nous et les petits, l'un d'entre eux devienne tyran. Notre devoir serait donc de substituer les anciennes libertés devenues maintenant nuisibles par le gouvernement des meilleurs c'est-à-dire des plus habiles et des mieux préparés. Et même... » et il se tourna à nouveau vers Dolfin, lui adressant un demi-sourire, « disons que nous avons déjà commencé à le faire : il s'agit maintenant de repousser le dernier assaut de cette poignée d'aristocrates agités qui ne veulent pas accepter la légalité de la nouvelle organisation politique que nous sommes tout doucement en train de nous donner... Me suis-je bien expliqué ? Le retour au système des élections - comme ils disent le souhaiter - ramènerait aussi chez nous le désordre des compétitions entre hommes qui ont seulement de l'ambition, sont corrompus et presque toujours incompetents... »

Il s'arrêta d'un coup, regarda autour de lui, montrant un certain embarras : il s'était rendu compte que contrairement à son habitude il s'était échauffé au point de lever, même un tout petit peu, la voix.

« Ouf ! J'ai fini. Maintenant à vous... »

« Je suis complètement d'accord avec toi Piero. Mais, et les artisans ? Que devons-nous faire des artisans ? » intervint au vol Nicolo Contarini dès que monseigneur eut fini de parler. Il avait le ton agacé de quelqu'un qui éprouve de l'envie pour les idées justes exprimées par un autre et un regret inavouable de ne pas y avoir pensé lui.

« En dessous de nous ! Il faut qu'ils soient en dessous de nous ! » s'exclama d'une voix perçante Dolfin.

« Les artisans ! Rien que d'en entendre parler, me vient la colère ! Ils n'ont jamais compté pour quelque chose dans l'histoire de notre ville et ils n'arrêtent pas de se plaindre, d'avoir des prétentions et de comploter ! »

« Et comment ! Mais nous... » Cane Dandolo lui donna raison avec véhémence et fit un geste des deux mains comme s'il voulait couper quelque chose avec une épée.

Monseigneur Pietro leva la main pour calmer ses cinq hôtes et finit par dire : « Cette fois je vous donne complètement raison. Les artisans sont pour longtemps nos pires antagonistes. Peut-être que nos pères leur ont concédé



trop de liberté... Réfléchissons un instant sur ce sujet : quelle est la base de la puissance et de la richesse de Venise depuis sa fondation ? »

« C'est évident, le trafic » répondit Dandolo.

« Le commerce » ajouta Dolfín.

« Justement » reprit monseigneur, « c'est précisément le commerce de transit. Nous emmenons en Orient des marchandises rassemblées dans tout l'Occident et nous ramenons ici au Rialto les épices, les soies, l'or de ce monde tellement plus riche que le notre et nous les distribuons dans toute la chrétienté. Il va de soi que si l'Occident n'a plus de marchandises à nous donner ou qu'on refuse de les prendre, tout le grand trafic entre nos mains s'arrête et meurt. Donc l'intérêt de Venise ne sera jamais de produire des vêtements, la laine, le cuir, le fer dont l'Orient a besoin, mais de lui donner en échange des produits que nous allons prendre là-bas. Les artisans, je suis un peu désolé de le dire, sont donc d'une certaine façon, un obstacle au développement de nos trafics. »

« Mais le verre... » hasarda presque à voix basse Polani qui était le patron de trois fours à Murano.

« Le verre est une exception. » répondit prestement monseigneur Pietro, « Comme nous sommes les meilleurs pour le faire, nous le vendons aussi bien au Levant qu'au Ponant. Donc il ne nous fait pas de problèmes. Mais, à mon avis, on doit tenir sous un contrôle de fer les artisans du verre comme tous les autres. Il n'y a que nous qui pouvons faire commerce des produits de nos confraternités. Cette règle doit être maintenue et même renforcée. Et nous ne devons jamais cesser de contrôler les prix, de réguler les quantités, fournir les matières premières... La dessus, il n'y a aucun doute, n'est-ce pas ? »

« Non, non. Mais s'ils se rebellent maintenant en masse ? » demanda, perplexe Zeno désireux d'une certaine garantie.

« Justement, voilà le problème... Et il faut le résoudre à la racine. »

« S'ils bougent cette fois... » menaça Dandolo, « s'ils osent suivre les Querini et les Tiepolo, il faut qu'on leur donne une telle leçon qu'ils soient remis à leur place pour toujours. »

Presque en riant, le maître de maison demanda : Et leur place c'est où ? »

« En bas, avec le menu peuple ! »

« Non, n'exagère pas ! Il suffit qu'ils se tiennent tranquilles dans leurs corporations. Ils pourront y faire ce qu'ils veulent : discuter, élire, inventer des lois et même se perfectionner dans leur métier. Mais dehors, ils doivent se soumettre aux intérêts des échanges. Vous direz que je parle trop durement... »

« Non, mais... si nous agissons ainsi, on les perdra tous » objecta le noble Contarini qui jusqu'à maintenant n'avait pas beaucoup participé à la discussion.

« ... Et pourtant on ne peut pas hésiter : ou c'est eux ou c'est nous. Ou on les laisse se développer, produire, acheter et vendre comme ils veulent, et alors tôt ou tard, ils s'empareront du pouvoir sur une Venise sûrement appauvrie et

réduite au rang de n'importe quelle ville. Ou alors on les empêche de s'allier entre eux, d'avoir des ateliers de dix, cent ouvriers et nous sauvons le fondement de nos trafics et avec lui la puissance de notre ville. »

Le noble Pietro s'arrêta d'un coup, sembla un instant vouloir reconsidérer tout ce qu'il avait dit, à la recherche de quelque chose à ajouter, mais il se borna à conclure : « Voilà, c'est ce que je pense... Peut-être l'ai-je mal exprimé... De toute façon pardonnez-moi encore si je vous ai entretenus si longtemps. Le fait est que je pense à ces choses depuis longtemps et il est fondamental pour moi que nous soyons bien tous d'accord à ce sujet. »

Il s'appuya sur le dossier de son fauteuil, faisant clairement comprendre que c'était au tour des autres de parler.

Polani, qui avait l'air absorbé, avait longuement fermé les yeux comme s'il réexaminait un à un tous les arguments du maître de maison ; il prit le premier la parole et admit avec un petit soupir : « Eh oui, les choses sont bien comme tu le dis Pietro. Maintenant il ne faut pas perdre de temps... »

« Et qu'on prenne une décision... » ajouta Cane Dandolo.

« Certainement ! » opina monseigneur Pietro, « Nous devons éliminer au plus vite tous ces dangers qui grandissent autour de nous chaque jour davantage... »

« Mais ! » murmura, soucieux, le noble Zeno, « Pourvu qu'on y arrive... Cette histoire de 'colleganza', maintenant que tu m'y a fait pensé, me fait comprendre qu'il n'y a vraiment plus rien de sûr autour de nous. Qu'il faut toujours être sur ses gardes... »

« Ne t'inquiète pas trop, Giacomo ! » essaya de le consoler le maître de maison, « ... nous avons surmonté autrefois la crise de Saraceno, puis celle de Bocconio il y a neuf ans et nous surmonterons aussi celle là ! Crois-moi, si nous gardons la tête sur les épaules et si on s'organise bien, on les écrasera. Le seul grand danger pour nous, c'est la crise du trafic. Ferrare... Tiepolo... ce ne sont que des broutilles face aux difficultés que nous trouvons en Orient. C'est le lien entre la crise et leurs folies qui me fait souci... »

« Ah, moi j'ai pris une décision. Si ça continue comme ça, je mets tout mon argent dans la terre... » dit Dandolo rageur, « Ou je m'en vais même dans une île jouer au comte moi aussi. »

« Et moi je retourne au métier de mes aïeux ! affirma à son tour Contarini, avec l'emphase des décisions improvisées, « ... Je m'adonne complètement au commerce du sel et du blé. En fin de compte, les convois de galères n'ont jamais été le nerf du commerce de Venise. »

« Si c'est pour cela, Nicolo, tes magasins sont déjà pleins de sel maintenant ! » lui répondit sèchement monseigneur Pietro, « sans compter que la dernière galée que les Contarini ont armée a amené à Venise pour cent cinquante ducats de marchandises. Combien de bateaux ronds, chargés de sel te faudra-t-il pour atteindre un chiffre pareil ? Se défiler ne me semble pas une

réponse digne de nous. » Et regardant directement en face Dolfin et Zeno, il leur demanda : « Avez-vous idée de vous rendre vous aussi, par hasard ? »

« Non pas du tout » haussa les épaules le noble Dolfin, « sauf que personnellement je ne sais pas maintenant quelle voie prendre pour combattre. Même après tout ce que tu as dit, les moyens et les mesures... »

« Voilà ! » l'interrompit avec fougue monseigneur Pietro, « voilà justement les deux questions que nous devons discuter aujourd'hui au lieu de nous perdre dans des discussions pour savoir ce qu'il se passe dans la tête d'un Baiamonte : les moyens et les mesures. »

« Bon, je dirais qu'avant tout... » intervint Contarini avec un sourire engageant, comme s'il voulait se faire pardonner sa sortie d'avant, « ... en tenant compte de la différence de cette conjuration par rapport aux autres que nous avons facilement écrasées... Voilà, avec eux – comme tu l'as dit au début – il y a ces prêtres et ces frères qui parlent toujours du renouvellement de l'Eglise. »

« Et bien ! Ils ne sont pas nombreux » rectifia monseigneur.

« D'accord. Mais il y a les hérétiques, les partisans de fra Dolcino, les pénitents de toute sorte. »

« Quand il faut pécher en eaux troubles, ils sont toujours là ! » commenta sarcastique Cane Dandolo.

« ... Mais considérant que l'Eglise elle aussi ne nous voit pas d'un bon œil avec le problème de Ferrare en cours... en somme il me semble qu'une grande partie du peuple... »

Il s'arrêta et jeta un coup d'œil plein d'expectative vers Pietro. Les trois autres aussi regardaient le visage du maître de maison comme s'ils étaient certains que lui, avait la réponse à tous leurs doutes.

« Je ne me soucierais pas beaucoup de cette frange de mécontents » dit monseigneur, « ils n'ont jamais rien manigancé. Vous dites qu'ils peuvent déchaîner le peuple contre nous ? Mais le peuple est plus intelligent qu'eux ! Il sait quel est son véritable intérêt et qui peut lui donner du pain sérieusement et non pas qu'avec des promesses. Et puis si une partie du peuple se déchaîne et essaye de tout détruire et veut tous nous tuer l'un après l'autre... eh bien, je ne me rendrai sûrement pas sans combattre ! »

« Ni moi non plus ! Mais j'ai peur de ces bêtes sauvages » hurla presque Cane

« Ni moi non plus ! » fit en écho Dolfin d'une voix altérée, « Je m'enferme dans mon palais avec les miens et on verra qui m'en déloge. »

« Bonnes idées, mais parlez plus doucement ! » et monseigneur fit un signe de la tête vers la porte, « De toute façons nous avons assez de soldats et d'armes pour ne pas craindre le menu peuple et ses prophètes. Il faut trouver le moyen de séparer les chefs de la conjuration des petits marchands et de tous ceux qui sont liés à leur commerce. Voilà le vrai problème. »

« Essaie de dire comment » demanda Contarini.

« Mais... par exemple, en donnant la permission de quitter Venise pour faire du commerce seulement à ceux dont nous sommes sûrs de la loyauté... Et puis... de qui dépendent les élections » et il souligna d'une manière particulière le mot, « des employés payés par la Commune ? »

« Mais c'est une arme à double tranchant ! Cela peut provoquer une opposition encore plus importante » objecta Zeno.

« Je sais. Je sais. C'est pour cela qu'il faut le faire avec prudence » répondit monseigneur.

« Et puis... » insista le vieux noble, « Sommes nous sûrs que nous n'auront pas des surprises au grand Conseil ? »

« Des surprises de ce côté-là ? » le maître de maison rit étonné. « Je ne pense vraiment pas. Nous l'avons organisé une fois pour toutes il y a douze ans. Il est rempli de nos fidèles. » Comme pris d'un doute, il s'arrêta hésitant puis se reprit tout de suite, « ... Mais non ! Tiepolo aura plus ou moins une centaine de partisans et pas davantage. »

« C'est sûr ? » demanda un peu anxieux Dolfín.

« Monseigneur ouvrit les bras « Au moins... Mais il faut faire davantage pour les nobles pauvres que ce que nous faisons aujourd'hui. Ils sont en plus grand nombre que vous pouvez l'imaginer. J'ai fait faire une enquête discrète. »

« Par qui ? » demanda d'un air soupçonneux Dandolo, montrant pour la première fois qu'il ne voyait pas d'un bon œil une initiative prise par monseigneur Pietro à leur insu.

« Ne crains rien, Cane ! Je n'ai impliqué aucun de nos organismes officiels de surveillance que, entre parenthèse, il sera bon de renforcer. J'ai à cœur autant que vous, l'honneur de notre rang... Non. J'ai envoyé des hommes de ma maison pour qu'ils fassent parler, peut-être même pour quelques 'piccolo' les serviteurs de plusieurs familles. Et bien je vous dis que derrière l'apparence du décor, plus de cents familles qui siègent au grand Conseil souffrent de la faim. Les unes à cause de la bêtise et de la paresse des chefs de familles, d'autres pour différentes infortunes. Il faut peu de choses pour les acheter... Donc il nous faut être généreux ces temps-ci en charges et libéralités. Et même, cela me vient maintenant à l'esprit, il faut que nous trouvions un de ces nobles dans la misère pour infiltrer les conjurés ; qu'il vienne nous rapporter tout ce qu'il arrive à savoir. Pensez-vous à quelqu'un ? Il en faudrait un malin mais qui ait une tête d'idiot... Ce n'est pas facile » et il resta un instant pensif, faisant de temps en temps une brève grimace comme s'il passait en revue une liste de noms et les écartait les uns après les autres.

« Mais dans les rangs des conjurés, il n'y a pas de nobliaux comme tu les appelles ? » demanda perplexe Dolfín.

« Très peu. Deux ou trois je crois. Et tous de très peu de poids... en dehors de ce gueux de Lorenzo Moro qui a quelques amis en ville. »

« Mais alors » objecta Zeno plein d'espoir, « ... Si ceux qui auraient intérêt à tout envoyer promener n'y sont pas, sommes nous certains qu'il y a une conjuration ? »

« Giacomo, moi aussi je voudrais que ce soit comme tu dis » répliqua monseigneur Pietro, « Hélas tous les indices et les informations qui sont en ma possession indiquent qu'ils sont en train de préparer un coup de main pour tuer le doge et nous tous. Et même si on n'avait pas des preuves certaines de cela, ce fait suffirait à le prouver : Quand donc les Tiepolo ont-ils pu vivre en paix avec nous ? Et puis ... Les chargements d'armes qui sillonnent la lagune... Les conciliabules même récemment dans la maison Querini... »

« Oui, tu as raison. Les choses sont ainsi. Le fait est que je n'arrive pas à me résigner... » admit avec regret le vieux noble.

« Je te comprends... Mais au point où nous en sommes... Il vaut mieux penser aux décisions à prendre... Par exemple ouvrir les portes de la bureaucratie communale à un certain nombre de mécontents et d'affamés parmi les nobliaux et aussi les petits marchands ; une paye sûre acquiert tant de consciences... »

« Moi, je dirais au contraire... » intervint Marco Polani qui était resté silencieux depuis un moment, « ... que nous devrions être attentifs à la misère qui se répand de plus en plus et aux prix qui montent. Je vois moi, que je n'arrive plus à toucher un loyer régulièrement. Tout le monde pleure. »

« Mais quelle misère ? Quels prix ? » bondit Dandolo avec sa rage habituelle, « Je vois que dans tous les quartiers on dépense et on gaspille. Je sais que pour la Fête des Maries il n'y a pas une famille, et on est qu'en décembre, qui ne fasse de grands préparatifs ! »

« Non, Cane ! » corrigea le maître de maison, « la misère, elle est là. Je ne comprends comment tu fais pour ne pas la voir... Les mendiants... les hommes qui traînent dans les rues parce qu'ils n'ont pas de travail... Même un aveugle s'en rendrait compte. Il y a de quoi avoir peur. Mais si le commerce outremer ne reprend pas... En attendant il faut mettre un terme aux changements excessifs des prix. C'est bon que certains d'entre nous gagnent beaucoup » et il regarda un instant vers Contarini, « ... mais il faut que nous mettions un frein dans l'intérêt de tous. Essayons de maintenir des prix bas, au moins pendant quelque temps... Les bénéfices perdus aujourd'hui, nous les récupérerons plus tard. »

« Quant à moi » intervint Dolfin, changeant apparemment de sujet « ... il faut augmenter la surveillance et les contrôles sur le peuple. On doit se montrer durs... Quelques fois, en passant dans certaines ruelles, je remarque des regards qui me font venir des frissons dans le dos... »

« C'est vrai ! » s'exclama Cane Dandolo d'une voix courroucée, « Gare à nous si nous nous montrons faibles avec ces gens-là ! Il faut redoubler les contrôles quartier par quartier, augmenter les peines pour tous ces voleurs qui se soustraient à leur devoir, les marins, en l'occurrence. »

« Interdire à tout le monde de porter des armes ! » ajouta Dolfin.

« Et chasser de Venise tous les étrangers suspects ! » poursuivit Cane, « Prends-en note, Piero ! Je te le dis moi... Si on ne fait pas attention, ils nous sautent à la gorge. »

« Il faut les terroriser ! » conclut à la rescousse le vieux Zeno.

Monseigneur Pietro intervint encore une fois avec beaucoup de sobriété : « Punir et surveiller, c'est bien... mais il faut aussi savoir récompenser celui qui est fidèle. Et puis, si on est obligé de donner un tour de vis et de recourir à certaines formes de violence, il faudra arriver à en remettre la faute sur les conjurés. Et c'est juste que cela soit ainsi car ce sont eux les violents... »

« Et comment ? »

« J'ai un plan... »

Mais avant que monseigneur Pietro n'exprime son idée, le noble Contarini, tout préoccupé intervint : « Mais pour tout faire tout cela – augmenter les payes, donner des récompenses, engager des hommes – il faudra beaucoup d'argent ; et où le prendrons-nous ? »

« Je dirais qu'il faut manœuvrer au Grand Conseil pour faire voter une augmentation des impôts... » suggéra Dolfin.

« Lesquels ? » demanda méfiant Zeno.

« Les taxes. »

« Sur le commerce ou sur la consommation ? »

« Mais... un peu sur les deux. »

« Ce n'est pas une bonne idée. A ce moment là cela voudrait dire ou augmenter le coût de la vie ou envoyer à la faillite bon nombre de petits marchands » observa monseigneur.

« Ne serait-ce pas le moment de commencer à penser à une sorte d'impôt sur le capital ? » jeta là prudemment Contarini.

« Mais tu plaisantes ! » hurla presque Cane.

« Mais tu es devenu fou ! s'exclama Dolfin avec une nuance de surprise amère dans la voix, « Un impôt sur le capital ! »

« Non, cher Nicolo, ce n'est pas proposable ! » lui donna raison monseigneur Pietro avec son habituelle froideur mais cette fois sur un registre un peu plus haut, « Aucun d'entre nous n'acceptera de payer un impôt direct et à fond perdu sur ses propres bénéfices... » et après un moment de silence, il ajouta : « Je ne vois qu'une solution. »

« Laquelle ? »

« Augmenter un peu le foncier »

« Encore un prêt forcé ! » se plaignit Dolfin.

« Avoir chez soi les Officiers du Foncier et les chefs de quartier qui contrôlent tout ! » pleurnicha Zeno.

Comme les autres contrecarraient Pietro, Polani voulut aussi montrer son opposition : « J'en ai assez de prêter de l'argent à la Commune avec cette maudite taxe ! Et puis tu nous proposes d'augmenter encore la dette publique.

Et si la Commune à un certain moment n'arrive plus à payer. Déjà maintenant sur le marché, les titres de crédit sont à soixante pour cent de leur valeur nominale. »

« Et achète-les s'ils sont si bas ! » s'impatienta Dandolo.

« Je ne vais pas, moi, faire de la spéculation sur le dos de qui est obligé de vendre ses titres par nécessité » répliqua Contarini furieux.

« Je vous en prie ! » intervint le maître de maison, « Ce n'est vraiment pas le moment de se mettre à se disputer. A moi aussi cela ne me va pas de recommencer à acheter des titres de crédit à la Chambre des Prêts. Mais il faut bien faire un sacrifice. Puis... » et il leva un doigt, « si nous augmentons la base imposable, nous l'augmentons pour tout le monde, même pour les conjurés. Et c'est ce qui est vraiment drôle. En plus... » et il leva un deuxième doigt, « Bien ou mal, c'est de l'argent que nous allons gérer nous et qui nous servira pour défendre notre liberté et aussi nos intérêts... »

« Légitimes » voulut ajouter Dandolo.

« ... Certainement, légitimes mais de toute façon qui nous appartiennent à nous et à notre rang... on y gagne quelque chose : un quatre à cinq pour cent. Mais comme dirait mon comptable du sûr. Et puis, il n'est pas dit qu'une fois la situation dénouée, on ne fasse approuver un beau plan de remboursement. »

« Et si on consolide la dette ? » demanda Zeno

« Qu'on consolide ? et qui devrait consolider ? demanda monseigneur Pietro, feignant l'étonnement, « puisque c'est nous qui prenons ces décisions ! Et tu peux être sûr qu'après tous les sacrifices qu'on aura fait, ce n'est pas nous qui allons nous faire du tort ! D'accord ! »

« Mais oui, certainement ! »

« Je ne pense vraiment pas ! »

« Alors, étant donné qu'on est d'accord sur ceci, je voudrais revenir à ce que je viens d'appeler mon plan... »

« Ah, oui ! Mais... » l'interrompit Contarini, « ... il y aurait un autre point dont il faudrait tenir compte. Je ne te fais perdre qu'un petit instant »

« Mais non... qu'est-ce que tu dis ! Nous sommes ici aujourd'hui pour voir ensemble ce qu'il est de notre devoir de faire ! » dit gentiment monseigneur, « Parle donc... »

« Voilà, que penseriez-vous si on rouvrait le Grand Conseil ? Pas à beaucoup de familles. Mais à un nombre suffisant pour donner l'espoir à celles qui sont restées dehors que si elles se tiennent bien, leur tour viendra. »

« Mais Seigneur Dieu ! on l'a déjà dit » répliqua monseigneur Pietro, « ... que la démocratie est un grand beau mot mais vide. Après tout, il y a plus de liberté et de sûreté à Venise, après cette fermeture, que dans toute autre ville d'Italie. Est-ce qu'on vit dans des châteaux munis de tours et entourés de fossés ? Non. Nos palais sont ouverts à la lumière et à la mer, sans murailles. Rouvrir le Grand Conseil aujourd'hui ? On peut le promettre à ceux qui auront été fidèles mais le faire maintenant pourrait paraître une faiblesse. Et puis quand je pense

que parmi ces exclus, il y en a qui nous ont accusés plus d'une fois de faire mourir la lagune ! Ils font courir de faux bruits : qu'on a déporté un tel nombre de pauvres pêcheurs qu'on la transforme en désert parce qu'on est obsédé par la peur de quelque attaque étrangère. Mais si nous agissons ainsi, c'est justement pour assurer leur propre sécurité ! »

« D'accord, d'accord » admit à contre cœur Contarini, « tu as toujours raison. »

« Mais non ! ne dis pas ça ! Tu sais bien que sans votre aide et vos conseils, je ne vaudrais rien ! ... »

« Pardonnez-moi si j'interromps vos échanges de politesse... mais il se fait tard » intervint le vieux Zeno « et je n'aime pas bien rentrer chez moi le soir dans le noir ; Malgré mon escorte. Donc s'il te plait Piero, expose-nous ton plan et au revoir. »

« Bon allez » ajouta Dolfin.

« Mais ce n'est pas un vrai plan. Leur échec ne pourra advenir que de l'ensemble des mesures et des prévoyances dont je vous ai parlées aujourd'hui... Mais il y a une décision qui me semble importante à prendre maintenant. »

Il s'arrêta.

« Laquelle ? »

« Il faut les pousser au désespoir et ensuite tenter le tout pour le tout. »

Il s'arrêta.

« Quoi ? Mais c'est justement ce qu'il nous faut éviter à tout prix » s'emporta Zeno.

« Quand l'abcès est mûr, il est inutile de le faire regresser. Il vaut mieux qu'il perce ; Qu'ils viennent à découvert... C'est ça qu'il nous faut ! » affirma avec vigueur monseigneur Pietro.

« C'est un risque » objecta perplexe Contarini. C'est mieux que de rester à attendre que eux prennent l'initiative »

« D'accord. Et comment penses-tu faire ? »

« En organisant une série d'attentats et de meurtres par nos fidèles – ou si cela fait peur – des coups et blessures en leur mettant chaque fois la faute sur dos... Comme ça nous ferons de plus en plus naître et croître dans toute la ville un climat de terreur et d'incertitude ; et ils passeront pour ceux qui l'ont provoqué et petit à petit ils perdront la faveur dont ils jouissent aujourd'hui auprès des démunis. »

« C'est une très grande et vilaine médecine que tu nous proposes là » commenta le vieux Zeno.

« C'est ce qu'il faut pour ces gens là ! » approuva le noble Dandolo, « et aussi pour tous les idiots qui croient à leurs promesses et sont prêts à se faire pendre... mais comment vas-tu réussir ? »

« J'en ai déjà parlé à un des Seigneurs de la Nuit. Il est disposé à organiser un peu tout... les incendies, les coups, répandre des rumeurs... Et il est très compétent pour ça ; ce sont eux, avec l'attentat de l'Arsenal, qui m'en ont



donné l'idée. Il est vrai que j'ai besoin que vous mettiez à ma disposition des hommes de confiance et aussi un bon tas de ducats... Oh, l'affaire doit rester entre nous... »

Les cinq hommes se regardèrent en silence un moment, puis Contarini, le premier se prononça sans hésitations.

« Bien ; je suis d'accord. Sans enthousiasme, mais je suis d'accord. »

Alors les quatre autres, d'un geste de la main ou opinant de la tête acceptèrent l'idée.

« Mais le doge, qu'est-ce qu'il en pense ? » demanda Dolfin.

« Lui ? » fit Zeno avec une note de dérision dans la voix.

« C'est un mollasson » dit en riant Cane.

« Ce n'est peut-être pas tout à fait cela » rectifia monseigneur Pietro,... mais il vaut mieux le laisser en dehors de cette affaire... Il est capable de perdre la tête... ce qui me déplaît le plus dans toute cette histoire c'est de devoir faire appel à des délateurs et des vauriens. Et de devoir les récompenser en plus... mais la situation requiert l'un et l'autre... Courage, mes amis, restons unis et on y arrivera. »

Et il les regarda en face l'un après l'autre maintenant qu'il avait obtenu ce qu'il voulait, monseigneur ne voyait pas l'heure de les voir partir.

Il se leva, imité par les autres. Il faisait presque nuit maintenant dans la pièce. Cane Dandolo dit à voix haute : « Bien, bien ! On a fait un bon travail aujourd'hui. »

Giacomo Zeno murmura de sa voix de vieil homme : « Voilà des choses que je n'aurais jamais cru devoir faire. »

« Hélas, ces choses là aussi font partie de nos obligations » dit Dolfin, se parlant à lui-même.

« Alors, on te fait confiance » conclut Contarini en tendant la main au maître de maison.

« Monseigneur Pietro se borna à dire : « Je vous montre le chemin. Descendons par l'escalier de derrière. »

Dans la maison, tout était silencieux. Les serviteurs avaient tout rangé et allumé les lumignons devant les images sacrées. Toute la famille s'était retirée dans ses appartements. Dans son bureau monseigneur Pietro s'était mis à regarder plusieurs documents. Anzolo se tenait à côté de lui, en silence et prenait les papiers de ses mains au fur et à mesure qu'il les avait lus. Il lui passa le dernier et dit : « Y a-t'il autre chose ? »

« Je ne crois pas, monseigneur » il réfléchit un instant, « Non, vraiment pas ».

Le noble resta un petit moment silencieux, regardant le feu, puis il adressa un bref sourire à Anzolo.

« Maintenant, allons au lit. Aujourd'hui, cela a été une lourde journée. »

« Pour moi aussi. Peut-être devriez-vous... »

« Non, non Anzolo... Je sais ce que tu veux me dire : de me reposer. Mais si je me repose, je m'ennuie. Et puis j'ai un tel poids sur le dos... Il est inutile de se demander maintenant comment tout s'est accumulé sur moi... Dis moi plutôt : mes enfants ? »

« Un est déjà au lit. Je crois qu'il a emmené avec lui Natalina la servante »

« Bien. Avec elle, il dépensera moins d'argent qu'avec les bateaux. Et l'autre ? »

« Il est déjà parti. Mais j'ai averti... »

« Merci Anzolo ! Toujours chez la même... Préviens la 'mesà de ne plus se laisser émouvoir et qu'ils ne lui donnent même pas un 'piccolo'... Ma mère ? »

« Chez elle. Elle vient à peine de terminer le rosaire avec ses femmes. Elle a même entraîné deux des cuisinières. »

« Et la comtesse ? »

« Elle a fait le tour de la maison pour tout vérifier. Puis elle s'est retirée et a envoyé chercher sa vieille nourrice... Je pense pour se faire raconter quelque chose sur sa sœur qui, comme vous le savez, ne va pas bien depuis un moment. »

« Bon, alors je peux aller me reposer. Tout continue... C'est moi qui de temps en temps me sens un peu fatigué » il se plaignit puis fit un tout petit sourire : « Tu l'imagines ton monseigneur assis sur une chaise à regarder les autres qui travaillent à sa place ? »

« Non, mais... »

« Allez, Anzolo, fais-moi de la lumière et accompagne-moi dans ma chambre. Et après m'avoir aidé à me déshabiller, tu iras au lit toi aussi. Je commence à croire que c'est une erreur de penser que tout ne dépend que de nous. Il vaut peut-être mieux laisser les choses se faire d'elles même. Ou non ? »

« Je ne sais pas, monseigneur. »